



Serre la vis, dit Malcolm au Marseillais. (Page 199.)

IV

Dix jours après, nous étions plus heureux encore. Nous étions mariés.

Au courant de ce récit que rien ne doit plus arrêter, je me laisse entraîner loin de cette aurore de notre hymen, vers le dénouement qui se rapproche.

Après une quinzaine de jours écoulés, nous étions tous trois de retour à Londres, et l'ombre menaçante de la lutte à venir se projetait furtive sur nos têtes.

Marian et moi nous eûmes soin de laisser ignorer à Laura la cause de notre prompt retour : — La nécessité de nous assurer du comte Fosco. Le mois de mai venait de commencer, et c'était à la fin de juin qu'expirait le bail de la maison par lui louée dans Forest-Road. S'il le renouvelait (et j'avais quelques raisons, dont je parlerai bientôt, pour prévoir qu'il en serait ainsi), je pouvais être certain qu'il ne m'échapperait pas. Mais si, par hasard, mon attente à ce sujet devait être déçue, et s'il s'appretait à quitter le pays, je n'avais pas de temps à perdre, en ce cas, pour m'armer en vue de notre prochain duel.

Dans le premier abandon de ma félicité nouvelle, il y avait eu des heures où ma résolution fléchissait, — des heures où j'étais tenté de ne plus songer qu'à jouir de mon bonheur en toute sécurité, maintenant que la plus chère aspiration de ma vie se trouvait réalisée par le don que Laura m'avait fait de son amour. Pour la première fois, je songeais avec une certaine faiblesse de cœur à la grandeur du péril, aux chances hostiles multipliées contre moi, aux belles promesses de ma vie nouvelle, aux dangers qu'allait courir un bonheur si chèrement acheté par nous tous. Oui ! je l'avouerai sans détour, pendant un laps de temps assez court, je me laissai entraîner, soumis aux douces inspirations de l'amour heureux, loin du but auquel, dans des jours plus sombres et sous de plus rudes épreuves, je n'avais jamais cessé de tendre. Laura, sans le vouloir, me

détournait ainsi de mon dur sentier ; — elle devait m'y ramener, sans le vouloir.

Parfois, au sein d'un sommeil mystérieux, ses rêves lui rappelaient, de ce passé terrible, à demi effacé de son esprit, certains événements dont, éveillée, sa mémoire ne gardait aucune trace. Une nuit (deux semaines à peine après notre mariage), une nuit que je la contemplais endormie, je vis des larmes s'échapper lentement de ses paupières closes, et ses lèvres murmuraient quelques mots qui m'apprirent qu'elle revenait avec angoisse sur ce voyage fatal de Blackwater-Park. Cet appel dont elle n'avait pas conscience, et qui, dans la majesté du sommeil, avait quelque chose de si touchant et de si sacré, fit circuler en moi je ne sais quelle flamme tout à coup ranimée. Le lendemain était le jour fixé pour notre retour à Londres ; et, ce jour-là, ma résolution me revint dix fois plus forte et mieux arrêtée que jamais.

Tout d'abord, il fallait savoir quelque chose de cet homme. Jusqu'ici, la véritable histoire de sa vie était restée, pour moi, un impénétrable mystère.

Je commençai par épuiser les rares sources de renseignements que j'avais à ma disposition. L'importante relation écrite par Frédérick Fairlie (Marian l'avait obtenue, en suivant les instructions que je lui avais données, dans le cours de l'hiver) ne pouvait servir en rien à l'objet spécial en vue duquel je l'étudiais maintenant. Tout en la lisant, je passais en revue, d'après les révélations de mistress Clements, toute la série des mensonges qui avaient amené Anne Catherick à Londres, et, une fois là, l'avaient sacrifiée aux intérêts du complot. En ceci non plus je ne pouvais, d'aucune façon, l'atteindre et le frapper.

Je revins ensuite au Journal que Marian avait tenu à Blackwater. Sur ma requête, elle me lut de nouveau certains passages relatifs à la curiosité que le comte lui avait jadis inspirée, et aux détails bien peu nombreux qu'elle avait pu se procurer sur son compte.

Le passage auquel je fais allusion se rencontre dans cette partie de son Journal où elle fait le portrait physique du comte, et analyse en même temps son caractère. Elle le dépeint comme « n'ayant pas, depuis des années, franchi les frontières de son pays natal ; » comme « particulièrement désireux de savoir si quelque gentleman italien ne serait pas établi dans la petite ville la plus proche de Blackwater-Park ; » — comme « recevant des lettres couvertes de toutes sortes de timbres bizarres, et dont l'une, entre autres, était scellée d'un cachet énorme, qui lui donnait un air officiel. » Elle incline à croire, pour s'expliquer le long séjour du comte hors de son pays, qu'il pourrait bien être exilé politique. Mais elle ne sait, d'un autre côté, comment concilier cette idée avec la réception d'une lettre arrivant de l'extérieur, et portant ce grand sceau diplomatique ; — les lettres qui arrivent du continent à l'adresse des exilés politiques n'ayant guère coutume de solliciter, par ces dehors pompeux, l'attention des bureaux de poste étrangers.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

XXIII

CE QUE LE JEUNE MALCOLM ENTENDAIT PAR CES MOTS : BATTRE LE FER PENDANT QU'IL EST CHAUD.

Chose étrange ! la serrure de l'appartement de Chrysostôme Lefert était une serrure à se-